

**horror
in pink
manit
sriwanichpoom**

**immanences
éditions
collection
mekong series
par / by
christian
caujolle
6**

Chaque exemplaire de Horror in Pink, sixième volume de la collection Mékong, comprend six tirages au chromopalladium réalisés par Anne-Lou Buzot sur papier Bergger COT 320.

L'ensemble est numéroté, signé et titré par Manit Sriwanichpoom.

Les textes, composés en caractères Baskerville et Helvetica Neue par Florent Fajole, ont été imprimés en digigraphie sur papier Hahnemühle Photo Rag Duo 276 g. Les vignettes de tirage ont été imprimées sur papier Labora par Nestor Ljutjuk, sur les presses typographiques de Tallina Paberikoda, à Tallinn.

Il a été tiré de cette édition originale treize exemplaires, dont huit numérotés de 1 à 8 et cinq hors commerce numérotés de I à V.

Les coffrets ont été confectionnés par Justine Delval, à Arles.

Edition bilingue en français et en anglais. Traduction anglaise de Karine Leroux.

Format des tirages : 37 cm x 55 cm
Format du portfolio : 40 cm x 56 cm

horror in pink
manit sriwanichpoom

immanences
éditions
collection
mekong series
par / by
christian
caujolle
6

editio princeps

2021, paris

–

Prix : 9600 euros

immanences-editions.com
contact@immanences-editions.com
+33 (0)7 81 67 96 92

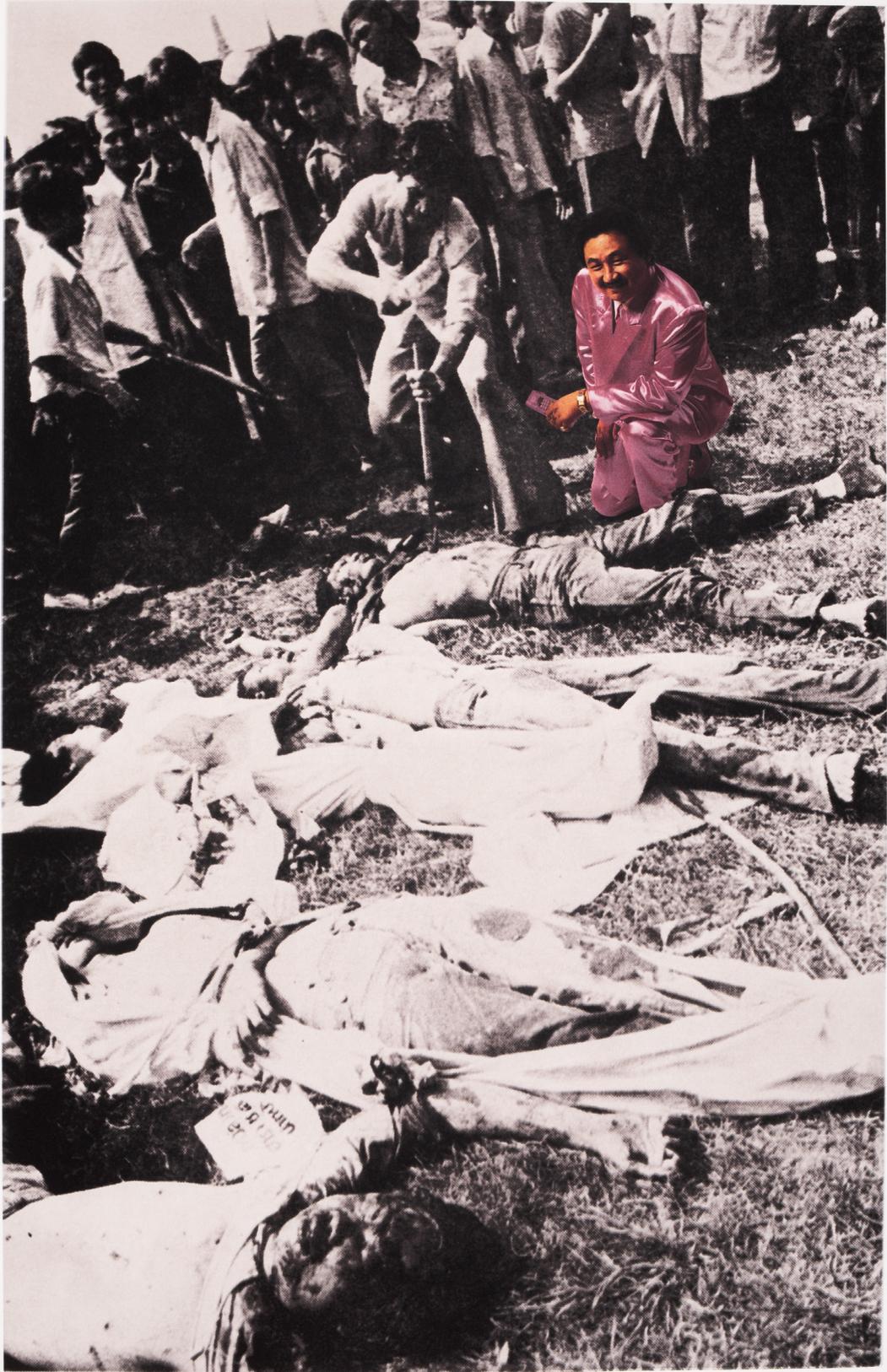












Horror in Pink, Manit Sriwanichpoom

Christian Caujolle

Durant vingt ans, de 1997 à 2018, l'acteur Sompong Thawee, lorsqu'il travaillait avec Manit Sriwanichpoom, n'a eu qu'un seul costume. Un costume en soie rose, brillant, flashy, qu'il portait avec des chaussures tout aussi roses et brillantes, vernies, et des socquettes assorties. Il était accessoirisé d'un téléphone portable du plus beau rose, parfaitement raccord avec le caddie de supermarché de même couleur. Un personnage monochrome qui ne se départissait jamais de son air détaché, un peu renfrogné, inexpressif en toutes circonstances. Durant vingt ans, Sompong Thawee a été *Pink Man* et a incarné le bourgeois thaïlandais, capitaliste invétéré, consumériste sans limite, confit de mauvais goût, égoïste, parcourant le monde sans le voir avec pour seul objectif d'en profiter. « *L'idée de Pink Man m'est venue quand je suis allé dans ce qui était alors le plus récent centre commercial de Bangkok. Ce mall est très grand – comme une usine, vraiment –, tellement lumineux avec des milliers de lampes fluorescentes, toutes sortes de marchandises rangées de manière très ordonnée et pensée. Beaucoup d'acheteurs étaient là qui remplissaient leurs chariots de marchandises, qui faisaient la queue pour payer. J'ai eu le sentiment qu'ils étaient dans un parc d'attractions. Et les questions se sont imposées : dans quelle mesure le consumérisme nous a-t-il lavé le cerveau ? Quelles sont les valeurs qui sont mesurées par ce que l'on possède. Pink Man exprime mon sentiment bouleversé par le concept de consommation qui a été accepté simplement et sans considération par la société thaïlandaise. Je pense que ce système nous a asservis sans nous permettre de nous réaliser. Et nous sommes obligés d'agir tous de la même manière: nous allons vers l'uniformité. »*

Tout commence par une performance dans les rues de Bangkok quand Pink Man, poussant son chariot pas encore rempli – il ne le sera jamais, il est un symbole, presque une abstraction –, arpente le quartier des affaires et la très animée Silom Road, avec son marché de *La-lai-sap* (qui signifie littéralement faire fondre l'argent) et ses restaurants de rue fréquentés à l'heure du déjeuner par les employés de bureau. C'est dans cette première série qu'il pose près du clown emblème de McDonalds, nouvellement implanté à Bangkok, et qui apparaît comme une aberration dans cette ville où la *street food* est partout, à toute heure. Il y croisera également le personnage de Kentucky Fried Chicken et se livrera à différentes actions, comme de fendre la foule en portant une lampe à pétrole et un attaché case, ou bien une énorme grappe de ballons, roses évidemment. Dans ces premières séries, Manit Sriwanichpoom met à profit ses expériences de photojournaliste et de photographe de rue. C'est en effet ainsi que ce jeune homme, issu d'une famille de commerçants, qui voulait devenir architecte comme l'un de ses cousins, s'est engagé dans l'action sociale durant les années quatre-vingt, alors qu'il était étudiant à l'Université Srinakharinvirot où il a commencé à pratiquer l'image fixe.

Il s'est formé en documentant la scène politique toujours instable d'un pays qui détient le triste record des coups d'états et des régimes militaires forts – comme c'est le cas actuellement – et en s'attachant aux mutations des modèles de consommation. On retrouve des échos de ces débuts dans nombre de séries, y compris en noir et blanc, de cet artiste qui se définit comme un activiste, qui a mis en forme des points de vue à la fois engagés et conceptuels autour de sa critique de la royauté – les saluts à terre de la part des sujets devant le palais royal, par exemple – et des désastres financiers – les immeubles fantômes dont la construction a été interrompue après la crise de 1997, entre autres. Mais le constat, très vite, ne suffit plus au photographe. Il met en scène dès 1997 des reconstitutions d'icônes du photojournalisme, plus précisément de la guerre du Vietnam mais ses réfugiés ou ses victimes du napalm sont environnés de sacs et d'emballages des grandes marques du luxe.

La créature de Manit Sriwanichpoom ne va pas se contenter de Bangkok et elle va voyager. Beaucoup. En Thaïlande tout d'abord, toujours aussi impassible et vulgaire, ridicule avec son chariot dans une rizière récemment récoltée ou dans la cour d'un temple aux sculptures de pacotille. Critique d'une forme de tourisme de masse que le gouvernement de l'époque, avec le slogan « *Amazing Thailand* », veut développer de plus en plus. En 2000, Pink Man part pour un tour en Europe. Aucun cliché ne nous sera épargné, des gondoles à Venise aux violonistes tziganes à Vienne, en passant par l'architecture métallique de la grande gare et les crèmes glacées à Copenhague. L'Europe telle qu'un bourgeois thaïlandais doit la voir et la consommer, parce que c'est ainsi qu'il la conçoit. Ou qu'on la lui a vendue. Après les attentats qui, en 2003, visaient à Bali les destinations touristiques, Pink Man reprend ses voyages. Il se rend sur place, bravache et en même temps consommateur sans vergogne de paysages redevenus vierges parce que tous les visiteurs ont fui. Retour en Europe, à Paris, pour *La vie en Pink* de 2004, pleine d'ironie, qui pastiche les classiques de la peinture française. Bien des séries s'attaquent au nationalisme, entre autres avec un ensemble, dont l'exposition fut interdite, mettant en scène le drapeau thaïlandais avec des scouts et de jeunes enfants. Le regard est toujours acerbe et Pink Man ne sourit toujours pas.

Quand Manit Sriwanichpoom part pour la Chine, en 2006, son personnage est devenu une telle référence qu'il n'a plus besoin d'être présent. Seul le caddie est là, toujours rose. Trônant sur les gravats de petites maisons détruites de Pékin, au bord d'immenses avenues vides, à peine construites, ou dans des usines où œuvrent des milliers d'ouvriers, il sert de révélateur aux mutations radicales et violentes du pays. Pink Man est également devenu une statuette produite en édition limitée, les collectionneurs l'apprécient tout comme ils achètent les grands tirages de sa saga.

En 2009, Sompong Thawee participe à un opéra aux décors surchargés et kitsch avant, en 2018, de jeter à terre sa statuette qui se brise. Il a désormais les cheveux gris et une épaisse moustache de même couleur.

Et toujours le même costume. Il prend donc sa retraite et devient le personnage principal d'une monographie qui lui est consacrée. C'est sans doute le devenir des icônes et des héros, finir dans les livres.

Parmi les nombreuses aventures de Pink Man, l'une est tout à fait à part. Intitulée « *Horror in Pink* », elle date de 2001 et consiste en une courte série de seulement six images, des photomontages incluant notre contre héros, pour une fois souriant, goguenard et cynique au milieu de scènes d'horreur et de violence. Cette fois-ci, tout se passe à Bangkok et le déplacement s'effectue dans le temps, que le personnage remonte pour s'insérer dans trois moments tragiques de l'histoire de la Thaïlande, la révolte réprimée du 14 octobre 1973, le massacre du 6 octobre 1976 à l'Université de Thammasaat et les événements du Black May, du 17 au 20 mai 1992. Pink Man rejoint donc l'Histoire par le biais d'un procédé graphique que Manit Sriwanichpoom n'utilisera qu'à une autre reprise, pour la série « *Hungry Ghost* » de 2003 dans laquelle démesure et kitsch le disputent. Il participe, d'une certaine manière, de ce renouveau du photomontage facilité par le passage au numérique et l'existence de Photoshop et renoue avec la tradition politique du genre. « *C'est sans doute une de mes séries les plus importantes. J'ai eu besoin de réagir à l'élection au poste de gouverneur de Bangkok de l'homme politique d'extrême-droite Samak Sundaravej. En 1976, Il avait été la voix qui, sur la radio des militaires, incitait les soldats et les paramilitaires extrémistes à tuer les étudiants qui manifestaient en faveur de la démocratie. Il était l'équivalent thaï de ce que devait être, bien plus tard la Radio-Télévision des Mille Collines (RTL) au Rwanda. C'était pour moi insupportable. Je ne me souvenais pas très précisément des événements de 1976, j'avais 15 ans à l'époque, mais je revoyais les couvertures de la presse d'alors, avec les photographies en noir et blanc d'étudiants morts. À ce moment-là, je ne savais pas grand-chose de la politique et de la logique ni de la signification des événements. Mais je pouvais ressentir cette atmosphère inquiétante flottant dans l'air. La propagande du gouvernement avait envahi toutes les stations de radio qui accusaient les manifestants : les communistes et les Vietnamiens qui voulaient renverser la monarchie. Je m'inquiétais pour la sécurité d'un de mes cousins qui s'était joint à la manifestation à l'Université Thammasaat. Nous n'avions pas de nouvelles de lui. Au bout de plusieurs jours, il est revenu, a préparé ses bagages et est parti se cacher. Cela a été le cas de beaucoup de ces étudiants contestataires. À ce moment-là, je ne savais pas ce qui lui arrivait, pourquoi il avait besoin de s'enfuir. Malheureusement, plus tard, il s'est suicidé. Personne ne savait quelle en était la vraie raison. Mais il est avéré qu'il y a eu de nombreux cas de suicide parmi les jeunes gens impliqués dans cet épisode tragique* ».

Même s'il évoque vingt années d'histoire, Manit Sriwanichpoom a privilégié dans sa série l'épisode de 1976, réutilisant notamment la célèbre image de Neal Ulevich d'un milicien d'extrême droite frappant avec une chaise le corps d'un étudiant pendu à une branche d'arbre devant Thammasaat University le 6 octobre, photo pour laquelle il obtint le troisième prix « spot news » au World Press Photo d'Amsterdam et, aux États-Unis, le troisième prix, dans la même catégorie, du prestigieux Pulitzer Prize. Deux autres photos de presse évoquent l'une l'épisode de

1973 – une photographie prise par Plaek Khempila – et l’autre celui de 1992 avec une vue réalisée par un salarié, dont on a perdu la trace et le nom, appartenant au staff du quotidien *The Nation*. 1976 constitue l’essentiel, avec quatre images, peut-être parce que c’est le premier moment à avoir marqué la mémoire de l’auteur, sans doute aussi parce que l’on continue à polémiquer et sur les circonstances exactes et sur le nombre de morts (46 officiellement, plus du double d’après de nombreuses études et vraisemblablement davantage). Mais il ne s’agit pas, aujourd’hui, de dater précisément les faits. Ce sont d’abord des faits qui se répètent. Il y a simplement violence, violence extrême, violence d’État aussi. Au croisement de la réutilisation de documents et de l’appropriation, Manit Sriwanichpoom s’interroge et nous interroge sur une mémoire qui ne figure pas dans les livres d’histoire alors que ces faits politiques marquent depuis des décennies une monarchie que, de l’extérieur, l’on voit, exotisme aidant, comme le « pays du sourire ». Dans ces scènes affligeantes, Pink Man, au-delà même de son rôle habituel de révélateur, devient complice des massacres. Il est présent sur les faits, les approuvant, dirigeant peut-être les forces criminelles, ou bien agissant comme possible agent provocateur. Du point de vue plastique, deux univers d’images s’affrontent, pas seulement en raison de la couleur du costume de notre vedette familière s’opposant aux documents en noir et blanc mais parce que ces derniers ont été choisis non dans leur état originel, mais à partir de leur utilisation dans la presse. Les documents anciens sont tramés, preuve de leur usage et de leur fonction – politique, sociale, d’information puis, aujourd’hui, de dénonciation – alors que l’uniforme de Pink Man conserve le brillant et le lisse de la soie.

Révolté et consterné par l’impunité des responsables des massacres, Manit Sriwanichpoom n’accepte pas qu’ils puissent être élus à d’importants postes politiques et expliquant cette situation – qui se répète dans l’histoire du pays jusqu’à devenir une base structurelle – par l’amnésie organisée par le discours officiel. Il pratique ainsi une imagerie coup de poing. En faisant se choquer les périodes, hier et aujourd’hui, il réactualise des images du passé hélas gommées de l’enseignement puis des mémoires et dénonce une classe au pouvoir, ridicule, caricaturale, dont on pouvait rire jusqu’à un certain point. Jusqu’au moment de la tragédie dans laquelle ils s’impliquent. Dans la réalité des événements et, aujourd’hui, dans les images dont ils veulent effacer jusqu’à l’existence. Tout cela est parfaitement cohérent avec la façon dont Manit Sriwanichpoom définit son rôle et sa position d’artiste : activiste.

Manit Sriwanichpoom

Né le 27 septembre 1961 à Bangkok, Manit Sriwanichpoom est aujourd'hui un des artistes phare de la scène contemporaine en Thaïlande. Tant par la densité et l'intensité de son œuvre plastique – il est un des rares artistes contemporains à utiliser prioritairement la photographie – que par ses multiples activités de directeur de galerie, d'animateur d'une salle de cinéma indépendant, de producteur et réalisateur de films d'auteur ou d'historien de la photographie dans son pays, de commissaire d'expositions, d'enseignant, entre autres.

Rien, pourtant, ne le prédestinait à cet avenir d'artiste et, plus précisément, d'activiste dont l'art est l'outil quotidien. *« Je suis né dans une famille immigrée. Mon grand-père était originaire du Sud de la Chine, mon père est né en Thaïlande, et je suis la troisième génération d'une famille de commerçants. Dans la famille, personne n'avait à voir avec le monde de l'art et je n'ai pas eu la moindre idée de ce que cela pouvait être jusqu'à ce que, alors que j'avais une dizaine d'années, un cousin, étudiant en architecture est venu habiter chez nous. J'ai aimé ses dessins, je les regardais. Et j'aimais aussi ses maquettes. Peu à peu, j'ai eu envie de devenir architecte, comme lui. Mais je ne pensais pas à être artiste. Durant mes années de lycée, j'ai beaucoup lu, de la littérature française et anglaise, et des philosophes. J'étais idéaliste et me demandais à quoi cela devait servir d'étudier, qui j'étais et ce que je devrais faire de ma vie. »*

Après ses études secondaires, Manit Sriwanichpoom postule à l'école d'architecture mais est recalé et renvoyé vers ce qui était nommé « art officiel », étrange qualificatif pour les arts visuels, les « beaux-arts ». C'est là, à l'Université publique Srinakharinwirot, qu'il rencontre un des professeurs, Pramuan Burusphat, qui enseigne la photographie. Le jeune est tout de suite passionné par ce que lui montre le professeur et qui était pour lui totalement nouveau. Même si l'image argentique était considérée comme un art mineur qui ne pouvait rivaliser avec les autres disciplines, même si, dans ces années quatre-vingt, on ne trouvait pas de livres de photographes ou sur la photographie à Bangkok, il sait très vite qu'il a trouvé son outil. *« J'ai dû travailler pour pouvoir acheter d'occasion un petit appareil et dès que je l'ai utilisé je savais quel était mon enjeu. Je voulais m'exprimer et prouver aussi que la photographie est un art. J'étais contraint à travailler en tant que professionnel et en même temps je devais prouver que j'étais un artiste... »* Après avoir obtenu son diplôme en 1984, il pratique le photojournalisme en collaborant avec Bureau Bangkok, agence d'information internationale et couvre tout particulièrement les soubresauts nombreux de la vie politique du pays et les mutations dans les modes de consommation. Il expose dès 1986, dans une proposition collective *Five Viewpoints*, au Bhirasi Modern Art Institute de Bangkok. En 1990, il présente à l'Alliance française de Bangkok sa première exposition personnelle sous le titre « Artists in Back & White ».

Mais il considère très vite que le reportage, même s'il le respecte, comporte trop de limitations pour lui et il s'oriente vers des séries conceptuelles et vers la mise en scène. Il cherche alors à développer une critique plus profonde qui pourrait transmettre ce qu'il appelle la « vérité émotionnelle », totalement différente de celle qui est supposée fonder la photographie de presse, et veut laisser libre cours à son envie d'exubérance visuelle. La plus

notable de ces séries, les six images de *This Bloodless War* (1997) réinterprète des icônes du photojournalisme, tout particulièrement de la guerre du Vietnam en faisant charrier des sacs de l'industrie du luxe (Chanel, Versace) à ses réfugiés ou victimes du napalm. Les images en noir et blanc, tirées en grand, sont encadrées de lourdes baguettes dorées et exposées, durant une semaine, dans une rue passante de Bangkok, portées par des amis de l'artiste qui le soutiennent dans cette première exposition-performance.

C'est la même année qu'il crée Pink Man, son personnage de bourgeois thaï caricatural qui va, durant vingt ans, être le héros de séries critiques sur la consommation, la violence sociale, les échos locaux des crises internationales. Ces images ont été exposées dans le monde entier, dans des présentations individuelles comme collectives et sont la marque de fabrique de l'artiste. Notons tout particulièrement sa participation à la Biennale internationale de São Paulo en 1998, la présentation dans le premier pavillon de Thaïlande à la cinquantième Biennale de Venise en 2003, et la grande rétrospective de mi-carrière, *Phenomena & Prophecies*, au Singapore Art Museum en 2010. Il faut cependant souligner que, bien que la longue série des aventures de Pink Man soit centrale, elle ne doit pas occulter de nombreux autres travaux, beaucoup en noir et blanc, des portraits intimes de ses voisins aux images étranges voire effrayantes des effigies de moines bouddhistes vénérés, des séquences critiques autour des attitudes de soumission à la royauté en passant par les récentes scènes d'émeutes urbaines et de manifestations de rue.

Exposée dès sa création en 2001, la courte série – six images – de *Horror in Pink* faisait partie de l'exposition *History and Memory* au Chulalongkorn University Art Center de Bangkok aux côtés de l'artiste Sutee Kunavichayanont et de la cinéaste, écrivaine et peintre Ing K. Dans le catalogue, cette dernière écrit : « *Le bouddhisme est peut-être la religion d'État, mais on pourrait dire que notre vraie foi est l'oubli. En termes de perception historique, la plupart d'entre nous sommes des plantes en pot dans une salle blanche, dépourvues de contexte, sans lien avec nos racines. Des chapitres entiers nous reliant au passé ont été occultés de notre conscience. Des journaux entiers datant de 1945 et 1946 ne figurent même pas dans les archives de la Bibliothèque nationale. Au-delà du sabotage délibéré et de la censure, la propension thaïlandaise à « laisser passer le passé », à préserver l'apparence de la paix à tout prix, encourage l'amnésie collective et donc l'ignorance. Nous ne connaissons pas notre propre passé ; comment pouvons-nous nous connaître ? Pas étonnant que nous souffrions si grotesquement d'une crise d'identité.* ».

C'est aussi pour lutter contre cette amnésie que Manit Sriwanichpoom s'emploie depuis des années à sauver ce qu'il peut de fonds d'archives de photographes – dont beaucoup ont été détruits. Il a ainsi mis en valeur de remarquables fonds de studios, des travaux de photographes de mode et de publicité, de très étonnants et rares nus (genre qui ne fait pas partie de la tradition esthétique locale), et le très surprenant travail d'un dignitaire religieux qui pratiqua un mélange d'autoportraits, souvent en surimpression, qu'il associait à des poèmes manuscrits dans des albums qui constituent une œuvre singulière. Commissaire d'exposition et soutien fidèle de festivals, il a exposé ces travaux à plusieurs reprises et ils font partie de son enseignement d'histoire de la photographie, qu'il considère également comme une indispensable formation au service de la mémoire. C'est dans la même perspective qu'il a ou-

vert en 2005 la seule galerie consacrée à la photographie en Thaïlande, Kathmandu Photo Gallery, dans le quartier de Silom à Bangkok, où il propose ses tirages à la vente et où il expose régulièrement de jeunes auteurs locaux ainsi que des photographes étrangers installés dans le pays ainsi que, lorsque c'est possible, des tirages des praticiens anciens dont il a retrouvé les fonds.

Constant dans ses engagements, celui qui se revendique activiste a été un des piliers de la bataille pour la création d'un centre d'Art Contemporain à Bangkok. Après maints rebondissements, ce lieu, décidé par le gouverneur de la ville en 1995, n'ouvrit qu'en 2008 après avoir été à plusieurs reprises annulé. Manit Sriwanichpoom fut de ceux qui, inlassablement, manifestèrent chaque semaine et durant des années pour exiger sa création.

Il s'intéresse également beaucoup au cinéma, en tant que producteur aussi bien que co-réalisateur, entre autres avec Inge K. (*Citizen Juling*, 2008 ; *Shakespeare Must Die*, 2012 et *Censor Must Die*, 2014), films politiques et poétiques, tous censurés. Cela l'a amené à ouvrir, toujours avec Ing Kanjanavanit une petite salle de cinéma indépendant, Cinema Oasis, où ils peuvent projeter leurs films et ceux de leurs amis victimes de la censure.

Il a publié régulièrement des ouvrages afin de faire le point sur son travail, la plupart du temps en autoédition : *Bangkok in Black & White*, texte de Ing K., publié par Chang Puek Nga Dum en 1999 ; *Manit Sriwanichpoom*, texte de Rutger Pontzen, Montreuil, Editions de l'œil, collection « carnets », 2002 ; *Protest*, texte de Ing K., publié par Chang Puek Nga Dum, 2003 ; *Ordinary/Extraordinary*, édité par Kathmandu Photo Gallery, 2007 ; *Bangkok in Technicolor*, édité par Kathmandu Photo Gallery, 2014 ; *Rediscovering Thai Masters of Photography*, édité par Kathmandu Photo Gallery, 2015 ; *FEAR*, édité par Kathmandu Photo Gallery, 2016 ; *LOST*, publié par A+ Works of Art, Kuala Lumpur, Malaisie, 2018.

Ses œuvres figurent dans de très nombreuses collections privées ainsi que, entre autres dans les institutions suivantes : ABN-AMRO Bank, Pays-Bas ; Art Vantage, Israël ; Chulalongkorn University, Thaïlande ; DZ Bank, Allemagne ; Fukuoka Asian Art Museum, Japon ; Han Nefkens Foundation, Espagne ; H&F Foundation, Pays-Bas ; LASALLE-SIA College of the Arts, Singapour ; MAIIAM Contemporary Art Museum, Thaïlande ; Maison Européenne de la Photographie, France ; National Gallery of Australia ; National Gallery Singapore ; Oslo Foto Kunst Skole, Norvège ; Queensland Art Gallery, Australie ; Singapore Art Museum ; Vehbi Koc Foundation, Turquie.

Manit Sriwanichpoom a été décoré de l'Ordre de Chevalier des Arts et des Lettres du ministère français de la Culture, en 2014, et a reçu au Japon le prestigieux Prix du photographe Higashikawa Overseas en 2017.